the antique. Payne's consistent acknowledgement of her own historical position thus fits the subject of Renaissance architecture particularly well.

CHRISTOPHER HEUER, *Universiteit Leiden*

Jean Martin : un traducteur au temps de François I^{er} et de Henri II. Cahiers V.-L. Saulnier, 16. Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1999. P. 284.

Le dynamique Centre V.-L. Saulnier de l'Université de Paris-Sorbonne, animé par Nicole Cazauran et une solide équipe de direction, apporte chaque année ou presque une précieuse contribution aux recherches sur la Renaissance par l'organisation d'un colloque dont les Actes sont publiés avec une belle régularité l'année suivante dans les *Cahiers V.-L. Saulnier*. Ce seizième Cahier rassemble les communications de la journée d'étude organisée par le Centre le 5 mars 1998, et dont Marie-Madeleine Fontaine a été la cheville ouvrière.

Jean Martin méritait au moins ce fort ensemble de contributions, lui donnant enfin la juste place qui lui revient dans le vaste mouvement de traduction qui a animé le XVI^e siècle français en y transposant des œuvres majeures de la latinité classique et du patrimoine culturel européen. Longtemps ignoré, ou jugé même indignement par son principal biographe qui l'englobait dans le mépris longtemps attaché à l'exercice de la traduction, il bénéficie, depuis quelques années, d'un regain d'intérêt qui rend justice en particulier à l'intense activité traductrice qu'il déploie entre 1543 et 1553. Après l'article de M.-M. Fontaine dans les *Mélanges Robert Aulotte*, la mise au point de Michèle Lorgnet, le coup de projecteur de Jean-Claude Arnould sur ses préfaces, il revenait à Toshinori Uetani, auteur d'un mémoire de D.E.A. en civilisation française sur *Jean Martin traducteur*, de dresser de Jean Martin une biographie fort documentée, faisant la part raisonnable des hypothèses, des lacunes et des certitudes, en le distinguant de la foule des homonymes donnée en fin d'ouvrage ; y sont caractérisés les grands moments de son existence : formation intellectuelle, secrétariat d'ambassade, intenses activités littéraires à Paris. Mais d'autres contributions précisent des aspects encore peu connus de son parcours et de son réseau de relations : les liens étroits qui l'unissent au noyau d'humanistes érudits composé par Denis Sauvage, Théodore de Bèze, sur lesquels Michel Simonin présente des documents originaux ; et plus encore son appartenance intime au « cénacle » ou atelier du célèbre imprimeur humaniste Michel de Vascosan regroupant aussi Peletier du Mans, Jacques Gohory, Jean-Pierre de Mesme et Jean Goujon, sans compter ses relations encore à creuser avec les ateliers lyonnais. Également le tissu serré de conjonctions avec la ville des Este, habitée par les idéaux de gloire chevaleresque, où Jacopo Caviceo compose son *Peregrino*, poème d'« amour furieux », dont Jean Martin revoit la traduction de l'obscur François Dassy, parue en 1527, en une lecture moralisante, voire allégorique qui se retrouve dans la traduction du *Roland furieux*, portant l'empreinte du même réviseur. Semblerait ainsi confirmée l'hypothèse d'un rôle direct de com-

mandes faites à Jean Martin par Hippolyte d'Este. Et enfin les rapports avec la cour de Henri II, dont Jean Martin prépare l'Entrée royale comme « inventeur » des monuments et des inscriptions.

L'autre grand volet de l'ensemble, même s'il n'est pas foncièrement détaché du reste, dégage les aspects culturels et la spécificité des traductions de Jean Martin, dont tout porte à croire qu'elles ont dû être élaborées au sein d'une *sodalitas*, ou pour le moins de véritables ateliers de traductions et de documentation. Au croisement de la culture antique, dont il invite à la découverte, et de l'humanisme italien, dont il est un excellent connaisseur par son intime familiarité, non seulement avec la langue, mais aussi avec le style de l'italien littéraire, Jean Martin est le solide artisan d'une nouvelle *translatio studii*, comme vulgarisateur et expositeur. Ses œuvres majeures s'inscrivent dans cette perspective : « studieux d'architecture » et théoricien de l'art de bâtir. Par sa traduction de Vitruve, il contribue à diffuser le lexique vitruvien-italien en donnant aux praticiens français la base leur faisant défaut jusqu'alors, pour être intégrée dans les dictionnaires d'Estienne, comme l'a montré T. R. Wooldridge. Traduisant plus tard le traité vieilli *De Re Aedificatoria* d'Alberti, sur la base de l'édition latine de Strasbourg et de la traduction italienne de Lauro, dans une œuvre posthume de 1553, il christianise la théologie et l'ecclésiologie albertienne avec des connotations évangéliques. Il participe ainsi, comme le montre J. Balsamo, sous le patronage du cardinal de Lenoncourt, à la mise en français des notions théologiques les plus débattues de son temps, dont se fait l'écho la version française de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond.

Expositeur, Jean Martin l'est aussi à travers le souci didactique qui anime ses traductions : en architecture ainsi, des paraphrases et explications étymologiques doublent la translittération des termes savants. Mais surtout, un abondant appareil paratextuel accompagne ses éditions, dans tous les genres, du *Peregrin* à l'*Art de bien bastir* de Vitruve, sous forme de gloses, de *marginalia*, de recueils d'annotations. M. Huchon en dresse une large palette dans sa contribution, en évaluant la part de la définition et de la description, mais aussi des implications morales. C. Vecce étudie les caractéristiques de l'*Exposition de plusieurs motz contenus en ce livre, dont l'intelligence n'est commune*, accompagnant sa traduction de l'*Arcadie* de Sannazar, « à la fois index, petite encyclopédie, aide au lecteur, carte de navigation dans le texte », exploitant un ensemble d'instruments dont on peut reconstituer la liste, alors que J.-C. Ternaux y décèle une culture classique sélective égrenée dans des fiches encyclopédiques tenant du bestiaire, du lapidaire, du traité géographique.

Est relevée incidemment, dans ces études, la part qui revient aux sources encyclopédiques dont disposait Jean Martin, et en particulier Calepin. M. Huchon parle ainsi à propos des définitions qu'il s'agit « souvent de formules empruntées à des dictionnaires ou glossaires antérieurs », après avoir noté au passage l'adaptation, dans la « déclaration de noms propres et termes difficiles » de l'*Architecture* de Vitruve, de l'article *virtus* de Calepin. Une prospection élémentaire menée dans la « déclaration » de Vitruve montre que Jean Martin y exploite largement les

matériaux engrangés dans Calepin, objet d'innombrables éditions s'étoffant régulièrement des précédentes avec, à partir des années 1540, un précieux *Onomasticon proprium nominum* établi par le fameux naturaliste polygraphe Conrad Gesner. Nombre de correspondances sont révélatrices des emprunts de Jean Martin aux matériaux du Calepin enregistrés dans l'*Onomasticon*, comme peuvent en témoigner entre autres Accius : « Accius fut un poète tragique, né de pere et de mere libertins, c'est a dire qui après avoir esté serfz, meriterent pour leur bon service, d'estre mis en liberté. Ce Poète florissoit a Rome devant le consulat de Macrinus et de Seran. Vray est que la Poësie estoit estimee un peu dure : toutesfois Decius Brutus en faisoit si grant compte qu'il en decoroit temples et sepultures, mesmes encore que ledict Poète feust petit de corps ». Les mêmes correspondances valent pour *Afrique*, *Anaxagore*, *Andromeda*, *Asie*, *Antipater*, *Archimedes*, *Archytas*. Mais aussi dans les mots communs : *acanthé*, *aries*. Ce genre de constatation peut amener à nuancer ou à reconsidérer les remarques un peu trop orientées faites à propos de tel ou tel item. Deux commentaires s'appliquent ainsi à l'article *Philis*, ainsi rédigé : « Philis escrit par i et l simple, signifie amour ou la chose aymée : mais par y et ll, c'est le nom de la fille de Lycurgus roy de Thrace, laquelle se pendeit par impatience du retour de Demophon son amy, et fut convertie en Amendier. Lisez les epistres d'Ovide ». Pour J.-C. Ternaux, « ce dernier nom, Philis, est d'ailleurs révélateur du goût pour la digression, de préférence ovidienne, chez Martin ». Pour C. Vecce, « la correction vient de l'interprétation étymologique (*Philis* = "aimé", du grec) », et il fait un rapport avec Sannazar-Meliseo, chantant et pleurant une autre nymphe, sa bien-aimée Philis : « toute l'*Arcadie*, selon Martin, [ayant] été écrite pour être dédiée à sa mémoire ». Ne s'agit-il pas là, plus simplement, de l'ajout d'une annotation de type encyclopédique telle qu'on peut la retrouver dans Calepin, dans l'*Onomasticon* à l'article *Phyllis* ?

C'est loin d'être le seul cas. La plupart des noms propres ovidiens assortis de leur légende, signalés par J.-C. Ternaux comme témoins de la culture classique de Jean Martin, ont bien leurs entrées dans le Calepin, et ce semble bien être la source où il puise pour « raconte[r] ou évoque[r] les fables les plus connues ». Les mots communs se retrouvent aussi dans les *appellativis* du même Calepin, et au sujet des serpents, par exemple, il est moins « curieux » que ne le pense J.-C. Ternaux, de « constater que jamais Martin ne cite Nicandre de Colophon, qu'il décrive l'aspic, l'asterion, le basilic ou la vipère », autant d'animaux vedettes de cette encyclopédie, dont il peut reprendre les articles. Les entrées relevées par J.-C. Ternaux sous la rubrique « Les variantes des légendes » pourraient également ne pas témoigner d'une volonté délibérée de Martin d'« occulter » Ovide. Il ne s'agit pas de nier l'attitude « rationaliste » de Jean Martin envers les *mirabilia*, mais au moins de la nuancer en ne lui imputant pas des articles qu'il peut puiser dans un vaste fonds encyclopédique qu'il a sans doute à sa disposition, engrangé par une version du Calepin.

Jean Martin, c'est aussi un style, et ce style peut se définir par la brièveté française, dont il se réclame, au regard du style « asiatique », ce style orné des anciens orateurs qu'un Vigenère emploiera comme outil de traduction et dont nous

avons déjà parlé dans un article. Sous cette enseigne, Jean Martin apparaît comme le créateur de la prose d'art française, une prose dont plusieurs communications se plaisent à souligner la malléabilité, en communion avec ses textes-sources, allant du lyrisme à la prose rythmée, avec, d'après J. Belsamo, une « attention toute particulière [...] au “nombre” oratoire et à l'expression poétique », dont l'exemple le plus accompli serait la traduction de l'*Arcadie*. C. Vecce dégage, exemples à l'appui, la structure à la fois rythmique et musicale de la prose inventive qui la caractérise, et sa souplesse dans l'art de Martin à rendre la polymétrie de son modèle, comme dans des exercices de style. Avouons être moins convaincu par la quête des traits communs aux traductions de Jean Martin de M. Lorgnet, engagée par une réflexion intéressante sur l'esthétique de la traduction, mais illustrée *in fine* par des exemples très parcimonieux dont l'analyse nous semble forcée, au regard de certaines remarques de C. Vecce sur ceux de l'*Arcadie*. Si « les exemples abondent », comme le dit M. Lorgnet, il en est certainement de plus illustratifs. Sont aussi illustrés, dans deux apostilles que l'on eût pu regrouper, les arts rayonnant autour de l'œuvre de Jean Martin : le témoignage *in vivo* de l'« architecture à l'antique » en 1545, dans la lucarne — malheureusement peu visible dans une très médiocre reproduction photographique — couronnant la façade sur cour du pavillon d'Anne de Montmorency à Écouen, par Jean Goujon, le fameux illustrateur des planches du *Vitruve* de Jean Martin (Jean Guillaume, « Jean Goujon à Écouen. Science vitruvienne et invention française au temps de Jean Martin ») ; le témoignage musicologique avec les « Trois mises en musique de Dominique Phinot, compositeur franco-flamand, sur des vers de Jean Martin pris de la traduction des *Azolains* de Pietro Bembo (1545) », sous la plume de R. Jacob et A. Cœurdevey.

L'on a donc au total, à propos d'« un de ces hardis et premiers athlètes des belles lettres », comme l'appelle Guillaume Colletet, et pionnier de la première Renaissance française, un portrait finement ciselé au gré d'un riche réseau de communications, appuyées sur une importante logistique documentaire prolongée dans des pièces annexes orchestrées par Jean Dupèbe et Toshinori Uetani : documents sur sa famille ; sur d'autres Jean Martin au XVI^e siècle ; notice biographique extraite du vaste panorama prosopographique des *Vies des poètes français* de Guillaume Colletet, encore inédite.

Tout serait-il donc dit sur Jean Martin ? Dans sa synthèse conclusive, M.-M. Fontaine souligne que le propos du colloque ne pouvait être exhaustif, visant d'abord à « réajuster le personnage et ses œuvres dans quelques directions principales à partir de recherches biographiques : les attributions, les interventions et les réseaux de relations ». Resteraient à étudier l'influence du personnage sur la littérature postérieure, qui exigerait tout un faisceau d'investigations, et bien des aspects de la traduction, que pourraient éclairer des enquêtes linguistiques reposant sur des dépouillements systématiques, à l'exemple du vocabulaire de l'architecture de Jean Martin, médiateur de Vitruve. Mais les apports de Jean Martin au lexique du français préclassique méritent encore bien des monographies.

Les études sur Jean Martin sont désormais facilitées par un accès plus aisé à ses œuvres, notamment par le site électronique vitruvien, accessible sur le serveur de l'Université de Limoges et par le site Gallica.bnf.fr. Bref, le dossier Martin, loin de se refermer à l'issue de ce colloque qui lui apporte des éclairages et des pièces maîtresses, est encore riche de promesses et de développements puissamment assistés de moyens nouveaux, sur le plan linguistique en particulier.

CLAUDE BURIDANT, *Université de Strasbourg II*

Jean-Claude Ternaux. *Lucain et la littérature de l'âge baroque en France. Citation, imitation et création*. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », série 3, n° 43. Paris, Champion, 2000. P. 461, incluant 10 ill.

Ce livre est le premier ouvrage d'ensemble consacré à l'influence de Lucain sur la littérature de « l'âge baroque », que l'auteur étend à la période 1560-1660. Il part d'une question simple, mais fondamentale : « Pourquoi Lucain ? ». La réponse tient à un paradoxe : parce que ce poète est ouvertement négligé ou méprisé par beaucoup — voir par exemple ce qu'en dit Ronsard¹ —, tout en exerçant une influence qui, pour être quelquefois souterraine, n'en est pas moins capitale. Cette influence s'explique en grande partie par la similitude entre la situation de Rome pendant les guerres civiles ou sous Néron et celle de la France dans le siècle qui va des guerres de religion à la Fronde. L'instabilité qui marque les événements politiques et les esprits se reflète dans l'inspiration littéraire et dans le style tourmenté et violemment excessif (Jean-Claude Ternaux parle de néo-asianisme) de Lucain comme de ceux qui l'ont lu au point de s'en imprégner un millénaire et demi plus tard.

La Pharsale a connu un grand nombre d'éditions au XVI^e et au XVII^e siècle : « de Leyde à Lyon, de Londres à Anvers, d'Amsterdam à Francfort, de Paris à Leipzig, du minuscule in-32 au grand in-folio, avec (rarement) ou sans illustrations, noyé dans les *explanationes* qui le cernent dans l'espace de la page, ou nu » (p. 68). Une série d'illustrations (fig. 3 à 9) propose une suite de frontispices, accompagnés de remarquables commentaires qui mettent en valeur leur liberté d'allusion et d'interprétation, beaucoup plus grande que dans les textes. La présence de *La Pharsale* se manifeste encore dans les programmes scolaires ou dans les thèmes de discussion des cercles érudits et des académies du début du XVII^e siècle. Et puis, il y a les traductions : au XVI^e siècle celle de Du Bellay, fragmentaire, pour l'édition du *Banquet* de Platon par Regius ; au XVII^e siècle plusieurs traductions complètes, « les *Pharsale* de Michel de Marolles » — au nombre de trois — et celle, unique, de Brébeuf. Tout cela est présenté très clairement et très précisément.

La première partie du livre, consacrée à la réception de Lucain, s'achève sur un chapitre intitulé « Lucain et les doctes : les commentaires ». Ces commentaires sont de deux sortes : ou leurs auteurs font de Lucain un poète encyclopédique,